

Extrait de "Révolutions et longue durée -
Homages à Antoine Casanova" Études Corses,
1996, 24, 46-47, pp. 269-278.

F. SIGAUT

AGRICULTURE et RELIGION

Une idée de M. de Dombasle pour résoudre le problème de la condition des juifs au début du XIX^e siècle

Le texte qu'on va lire m'était passé sous les yeux il y a une vingtaine d'années, et m'avait déjà laissé une impression inoubliable. Ayant eu l'occasion de le relire il y a quelques mois, j'ai pensé que le volume d'hommages à Antoine Casanova était une bonne occasion de faire partager l'impression que j'en ai reçue. Ce texte se suffit à lui-même. Je voudrais seulement évoquer quelques points qui peuvent être utiles pour le mieux comprendre et esquisser quelques-unes des réflexions qu'il m'a inspirées.

Je n'insiste pas sur la bibliographie de l'auteur, encore qu'on ne dispose pas à ce sujet de travaux de première main (voir cependant *l'Histoire de l'agronomie en France*, de Jean Boulaïne, 1992). Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle est né et mort à Nancy (1777-1843), et son nom, ou plutôt son surnom (son véritable nom était Mathieu) est resté attaché à deux grandes réalisations. Un nouveau modèle de charrue, largement inspiré au départ de la charrue flamande, et qui eut un tel succès que le nom de son inventeur eut le rare privilège de devenir nom commun : la dombasle fut aussi populaire au XIX^e siècle que le brabant allait le devenir au XX^e. Et l'institut Agricole de Roville, qui fut le premier établissement spécialisé dans l'enseignement de l'agriculture en France.

Notre texte est extrait du quatrième volume des *Annales de Roville*, qui ont été une sorte d'annuaire de l'Institut, dans lequel Mathieu de Dombasle, ses élèves et ses correspondants mettaient en commun leurs interrogations, leurs expériences et leurs informations. Ce qui s'en dégage d'abord est une impression de complète sérénité. L'esprit des Lumières est ici présent dans ce qu'il a de meilleur. L'antisémitisme, lui, est totalement absent, on en chercherait en vain la moindre trace. La condition des juifs pose problème, mais c'est un problème purement social, qu'on doit donc pouvoir résoudre par des moyens d'ordre social, à la seule condition de ne pas se

laisser dominer par les préjugés et les fanatismes.

Avec le recul dont nous disposons aujourd'hui, nous devons malheureusement reconnaître que sur ce point, l'optimisme de Mathieu de Dombasle était au moins prématuré. Peut-être l'épisode encore récent du calendrier républicain y a-t-il été pour quelque chose, et il est même permis de penser que son vœu a été partiellement réalisé en France, où si le calendrier chrétien a été conservé, il a été aussi à peu près complètement laïcisé. Mais c'est un résultat récent, qui n'a été acquis qu'au terme d'une longue lutte contre une seule religion, l'Église catholique, majoritaire chez nous. Les autres religions, étant minoritaires (ou absentes de notre territoire) n'ont pas été concernées, et c'est d'elles aujourd'hui que viennent les menaces les plus concrètes contre ce qu'on appelle parfois la laïcité à la française.

Il me semble que pour mieux comprendre la difficulté, il peut être utile de distinguer entre la loi et les observances. Chaque religion a sa loi, qui se veut plus ou moins universelle ("tu ne tueras point"), et qui par conséquent n'a qu'une faible valeur pour permettre aux croyants de se distinguer des non-croyants. A peu de choses près, toutes les religions condamnent le meurtre, le vol, l'adultère et le mensonge, et toutes préconisent le respect d'autrui, la charité, la justice, la piété filiale, etc. En matière d'observances, par contre, la gamme des possibilités est pratiquement illimitée, et c'est là que les différentes religions vont pouvoir trouver le plus facilement les moyens de se démarquer les unes des autres. On peut rappeler l'inimitié inexpiable des Petitboutiens et des Grosboutiens dans les *Voyages de Gulliver*. Le fait est, en tout cas, que si les chrétiens ont choisi le dimanche comme Jour du Seigneur, c'est pour ne pas être confondus avec les juifs qui avaient le leur le samedi, et que si les musulmans ont choisi le vendredi, c'est pour se distinguer et des uns et des autres. Il y a là un obstacle contre lequel l'oecuménisme le mieux intentionné se heurtera encore longtemps. Si on appelle saints les personnages qui, dans leur vie, se sont efforcés de réaliser l'idéal moral de chaque religion, on constatera que la plupart d'entre eux n'ont eu pour les observances qu'un respect assez relatif. Et il est clair que si chaque religion était gouvernée par des saints, le problème posé par Mathieu de Dombasle serait bien près d'être résolu – plus exactement, il ne se poserait même pas. Seulement, ce ne sont jamais les saints qui ont le pouvoir (car s'ils l'avaient, ils y perdraient leur sainteté). Pour ceux qui ont le pouvoir – appelons-les les religieux – l'essentiel est de maintenir la cohésion du troupeau. Et pour cela, ce sont les observances qui sont importantes. Il est même probable que comme moyens d'inclure et d'exclure à la fois, ce qui est le propre de toute discrimination, les observances les plus arbitraires et les plus bizarres sont les plus efficaces. La pullulation actuelle des sectes nous en offre de nombreux exemples. L'erreur de Mathieu de Dombasle a été de ne pas pouvoir imaginer le développement des sectes et des intégrismes. Elle est tout à son honneur, et à celui de son époque.

Qu'on me permette encore deux autres remarques.

C'est un "fait généralement observé", nous dit Mathieu de Dombasle, "que les nations protestantes sont généralement plus riches et plus industrielles que les peuples catholiques". Or nous sommes en 1828, trois bons quarts de siècle avant *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber (1905). Comme l'observe Paul Johnson dans *A history of Christianity* (1976) :

"Ce point avait été noté dès 1804 par Charles de Viller dans son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*. Associer la réussite économique et l'industrialisation au protestantisme devint un lieu commun au XIX^e siècle, surtout quand on remarque que dans des pays catholiques comme la France, la Belgique et l'Autriche, l'initiative était prise par des membres de la minorité protestante. Dans les milieux catholiques et au Vatican, on s'alarma de la propagande protestante qui rabâchait ce thème ; ce fut une des grandes raisons pour lesquelles le Vatican tendit à condamner toute les formes de "modernisme" et à déceler l'hérésie derrière chaque sorte d'innovation."

Un autre épisode de cette histoire est venu à ma connaissance par hasard. En 1875, l'agronome belge Emile de Laveleye faisait paraître à Bruxelles et à Londres un essai sur *Le protestantisme et le catholicisme dans leur rapport avec la liberté et la prospérité des peuples*, avec une préface de Gladstone, alors premier ministre britannique. Deux ans plus tard, un évêque catholique américain, J. L. Spalding, en donnait une réfutation longue et détaillée (*Comparative Influence of Catholicism and Protestantism on National Prosperity*, dans "Essays and Reviews", New York 1877). Ce n'est pas ici le lieu de présenter les arguments échangés dans cette controverse. J'ajoute seulement qu'un autre opuscule de De Laveleye, *De l'avenir des peuples catholiques*, également publié en 1875, fut réédité en 1898 avec les opinions de toute une pléiade d'auteurs dont Michelet, Edgar Quinet et Sismondi entre autres. Manifestement, Max Weber ne fut ni le premier ni le seul à traiter le sujet - il eut d'ailleurs en son temps de nombreux contradicteurs - et il est même permis d'avoir quelques doutes sur l'originalité de ses thèses. Comment se fait-il que nous ayons aujourd'hui aussi complètement oublié la longue lignée de ceux qui l'ont précédé ?

Peut-être est-ce tout simplement parce que, dans les manuels de sociologie, Max Weber figure avec Durkheim comme un des pères fondateurs de la discipline. Si bien que leurs prédécesseurs sont plus ou moins rejetés dans les limbes de l'histoire pré-scientifique. Il y a bien quelques exceptions comme Villermé, Tocqueville ou Le Play. Mais la masse des auteurs qui, injustement parfois, n'ont pas atteint la même célébrité reste dans l'obscurité.

Les auteurs qui se sont créés leur réputation dans des domaines techniques sont de ceux qu'on oublie le plus facilement. Qui se souvient encore d'Emile de Laveleye ? Nombreux pourtant ont été ceux qui, agronomes ou économistes comme lui, ont traité de questions

d'ordre général avec une intelligence, une finesse et une connaissance des réalités que les sociologues universitaires n'ont retrouvées que bien plus tard. C'est que l'agriculture n'était pas seulement un ensemble d'activités techniques, ni même un métier ; c'était un mode de vie, dont l'organisation tenait par de multiples liens à celle de la société toute entière ; c'était presque une religion, tant il fallait de qualités morales pour que l'agriculture fût prospère. Au début du XIX^e siècle, ce sont peut-être les anabaptistes qui sont le plu souvent cités en exemple : la rectitude de leurs mœurs explique le soin, l'ordre et l'économie qui font de leurs exploitations des modèles pour les régions où elles sont situées. Un autre personnage emblématique de l'époque est le pasteur luthérien Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826), héros civilisateur du Ban de la Roche dans les Vosges alsaciennes (on lui a consacré une importante exposition à l'Ancienne Boucherie de Strasbourg au printemps 1991). Et cette façon de voir se retrouve jusque de l'autre côté de l'Atlantique. "Je regarde l'agriculture comme une profession essentiellement morale", déclare Henry Colman, sénateur du Vermont, dans un ouvrage publié en 1850.¹

Il ne me semble pas illégitime de reprendre son expression, et de parler d'agronomie morale, comme on parlait autrefois de sciences morales, avant que les sciences sociales proprement dites (descriptives) se fussent dégagées de la morale prescriptive. Pour de nombreuses raisons, cette agronomie morale a très mauvaise presse aujourd'hui, et l'épisode du régime de Vichy y est évidemment pour beaucoup. Mais je ne crois pas qu'il faille se borner à une condamnation sommaire, qui risque de conduire à des oublis fâcheux. Le régime de Vichy n'a rien inventé dans ce domaine. Il s'est borné à détourner à son profit des idées et des valeurs donc chacun est libre

1. *De l'agriculture et de l'économie rurale en France, en Belgique, en Hollande et en Suisse*, Bruxelles, 1850. La phrase citée est extraite des "Observations préliminaires" (p.8), elle est suivie d'un petit tableau tout à fait idyllique du Vermont rural, où "une grande partie de la population ne sait ce que c'est que de mettre un verrou à une porte ou à une fenêtre, la nuit comme le jour." Tout au long de son livre, H. COLMAN exprime une violente hostilité à l'égard du système économique de l'Angleterre. En voici quelques échantillons :

"Peu de faits m'ont si vivement impressionné que le contraste entre la condition des populations rurales de la France et celle des mêmes classes dans la Grande-Bretagne ; j'en ai déjà dit quelques mots. Je n'ai vu nulle part de peuple plus robuste, plus proprement vêtu, plus heureux que le peuple des campagnes de France. [...] La situation vraiment misérable d'une grande partie de la population rurale en Angleterre est un fait de notoriété publique ; jamais, le paysan anglais ne saurait, dans aucun cas, atteindre à la propriété. (P.42)....

[...] J'ajoute que je n'ai observé nulle part un système plus inhumain, plus oppresseur, plus profondément démoralisateur que celui qu'on suit dans le Norfolk sous le nom de Gang-System, dont j'ai donné ailleurs un exposé complet et exact. [...] Je déclare que, quant au bien-être matériel, le sort du nègre esclave dans les Etats du Sud de l'Union Américaine, est un paradis en compagnie à celui des habitants du Norfolk. Je n'hésite pas à signaler cet atroce système à l'indignation publique". (p.45).

qui

de penser ce qu'il veut, mais/avaient déjà cours sous l'Antiquité (Hésiode, Caton, Virgile...) et qui connaissent une véritable renaissance dans le mouvement écologiste. Il est vrai que l'agronomie morale a souvent été défendue par des auteurs réactionnaires. Mais c'est loin d'être le cas général : la plupart des révoltes paysannes et bon nombre de projets socialistes s'en sont aussi inspirés. Et d'un autre côté, si l'agronomie morale est souvent moralisante, elle n'est pas que cela. On y trouve une grande richesse d'observations et d'analyses dont il serait absurde de se priver sous prétexte que l'idéologie de leurs auteurs ne nous convient plus.

Le texte ci-après de Mathieu de Dombasle fait indubitablement partie de l'agronomie morale considérée comme genre littéraire. Il montre que ce genre n'est nullement négligeable, à aucun point de vue. J'espère qu'il contribuera à éveiller l'intérêt des chercheurs sur ce sujet.

LES ISRAÉLITES Peuvent-ils se faire cultivateurs ?

Par M. de Dombasle.

La position des membres épars du peuple israélite au milieu des nations qui leur ont accordé l'hospitalité, forme, depuis bien des siècles, un intéressant sujet de méditation pour l'observateur.

L'espèce d'isolement dans lequel ils vivent au milieu d'hommes que l'on n'ose appeler leurs concitoyens, la répugnance qu'ils témoignent unanimement pour l'exercice des travaux industriels, forment un sujet constant d'étonnement, et souvent aussi un sujet d'amères reproches. Dans ce moment, quelques amis de l'humanité paraissent chercher les moyens d'apporter remède à un mal, aussi nuisible aux intérêts de plusieurs nations de l'Europe, qu'à la classe d'hommes qui excite leur bienfaisante sollicitude ; on voudrait en particulier déterminer les Israélites à tourner leurs vues vers les occupations de l'agriculture ; on emploie, comme moyens de parvenir à ce but, les exhortations, les encouragements et l'influence si puissante de l'éducation.

Si nous voulons préjuger les succès qu'il est permis d'attendre d'efforts dirigés ainsi, il faut rechercher s'ils tendent bien à détruire la source du mal. Il me semble fort étonnant que l'on paraisse généralement méconnaître la véritable cause qui a placé le peuple israélite dans la position déplorable dans laquelle nous le voyons au sein des nations de l'Europe. Cette cause se présente à mes yeux avec un tel degré d'évidence, qu'il me semble que, dans les circonstances données, il était facile d'en prévoir les conséquences ; si l'on veut y

regarder avec attention, on la trouvera tout entière dans la différence des jours fériés commandés par la religion de Moïse, avec ceux des nations au milieu desquelles habitent aujourd'hui ses disciples. Cette cause, si minime en apparence, a dû nécessairement amener les résultats dont nous sommes les témoins.

Pour faire comprendre cette vérité, examinons d'abord, d'une manière générale, l'influence et les effets des jours fériés, relativement à l'industrie des peuples. Tous les hommes, d'un commun accord, ont consacré au repos certains jours de l'année : dans les religions qui ont puisé leur source dans celle de Moïse, ces jours sont particulièrement consacrés à des actions de grâce envers le créateur du monde. Dans l'enfance des sociétés, lorsqu'une population peu nombreuse trouvait sa subsistance presque sans travail, dans les productions de la terre, lorsque la grossière industrie de ces peuples n'exigeait que l'emploi de très peu de temps, pour suffire à des besoins très peu étendus, les jours consacrés au repos ont été très multipliés ; non seulement il n'en résultait aucun inconvénient, mais on présentait ainsi à l'oisiveté, dans laquelle les hommes passaient forcément une bonne partie de leur temps, un aliment souvent très utile. A mesure que la population s'est accrue, que la terre a exigé plus de travaux pour nourrir ses habitants, que l'industrie, créant de nouveaux besoins, a formé pour une multitude d'hommes le seul moyen d'existence ; à mesure qu'on s'est vu forcé, chez toutes les nations industrielles, de chercher tous les moyens d'abrèger le travail, afin de produire plus dans un temps donné, des jours de repos trop multipliés sont devenus un véritable fardeau, et dans l'état actuel des nations de l'Europe, ce fardeau est souvent très difficile à supporter pour l'homme qui a tous les jours une famille à nourrir. Mais il exerce sur la richesse générale des nations une influence qui exige un examen particulier, indispensable à la solution de la question qui nous occupe ici.

Les peuples ne peuvent puiser l'aisance ou la richesse que dans deux sources, les produits naturels du sol et le travail, soit que ce dernier soit employé à augmenter les productions naturelles de la terre, soit qu'on l'applique à d'autres genres d'industrie si variés chez les nations modernes. Dans un état avancé de population et de civilisation, les produits naturels du sol entrent pour si peu de chose dans la balance, que beaucoup d'économistes ont considéré le travail comme l'unique source de la richesse des nations. Si nous prenons pour exemple une population de plus de trente millions d'habitants, comme celle de la France, nous trouverons qu'un tiers au moins des individus qui la composent concourent, par leur travail, à produire cette masse de richesses : en estimant à un franc le prix moyen de la journée de chaque individu, on trouve que la valeur du travail de chaque journée se porte à environ dix millions. Mais la valeur des produits créés par ce travail est beaucoup plus considérable ; car, s'il en était autrement, il n'y aurait aucun profit à employer le travail, pour celui qui le paie : d'ailleurs, ce travail est

employé à rendre productif un capital qui lui donne infiniment plus de valeur. Le propriétaire d'une manufacture sait que, lorsqu'il arrive qu'une réparation indispensable dans ses bâtiments le force à suspendre les travaux de ses ateliers pendant un temps plus ou moins long, il éprouve une perte de quelques centaines de francs pour chaque jour de chômage, par l'effet de la stagnation momentanée de son capital : il en est de même de toute circonstance qui suspend l'activité des capitaux appliqués à tous les genres d'industrie, et surtout à cette immense manufacture qui, comme un vaste réseau, couvre toute la surface du territoire ; et s'exerce sur le sol même dont elle tire la subsistance de toute la population. D'ailleurs, la valeur des produits du travail est encore considérablement augmentée par les échanges auxquels ils donnent lieu, depuis l'instant où ils ont été créés jusqu'au moment où ils passent dans les mains du consommateur. Par l'effet de ces diverses causes, les produits créés par le travail prennent une valeur au moins double du prix du travail lui-même, de sorte qu'on peut évaluer à vingt millions, au moins, le déficit occasionné dans la production par la suspension de ce travail, pendant un seul jour de l'année. Cette perte est bien plus destructive pour la richesse nationale, que ne le serait une surcharge de vingt millions sur les impôts : car, dans ce dernier cas, il n'y a que déplacement de valeur : ce que l'on demande à l'un, on le donne à d'autres ; au lieu que, dans l'autre cas, la valeur entière est anéantie.

Telle est l'influence de cette cause sur la richesse des peuples, qu'en supposant deux nations voisines, échangeant mutuellement les produits qu'elles créent, et établissant ainsi entre elles des relations commerciales sur un pied d'égalité, si l'on donne à l'une des deux dix jours fériés dans l'année de plus qu'à l'autre, celle-là se trouvera bientôt réduite à l'impossibilité de soutenir la concurrence ; elle s'appauvrira de jour en jour : l'ignorance, compagne inséparable de la misère, formera chez elle, par l'effet d'une réaction très naturelle, un obstacle longtemps insurmontable à l'adoption des seuls moyens capables de guérir la maladie qui la dévore. La position de ce peuple sera bientôt celle dans laquelle nous voyons placées aujourd'hui, par exemple, l'Espagne et quelques parties de l'Italie, à l'égard de quelques autres nations de l'Europe.

Dans la religion chrétienne, les communions protestantes ont été les premières à se mettre, sous ce rapport, au niveau des besoins créés par l'accroissement de la population ; et c'est là, sans contredit, une des principales causes de ce fait si généralement observé, savoir, que les nations protestantes sont généralement plus riches et plus industrielles que les peuples catholiques. Sous ce rapport, le concordat de 1801 a mis la France sur un pied d'égalité avec les nations protestantes ; et il n'est pas possible d'élever le moindre doute sur l'heureuse influence que ce changement a exercé sur le développement de l'industrie nationale.

Après avoir établi ces vérités, examinons dans quelle position se

trouve placé, sous le point de vue qui nous occupe, le peuple israélite, au milieu des nations de l'Europe.

Les disciples de Moïse ont, de même que nous, cinquante-deux jours de fêtes hebdomadaires dans l'année ; ils ont conservé de plus tous les jours fériés qui leur avaient été prescrits dans l'antiquité : le nombre s'en monte à 25., ce qui fait un total de 77 jours par année. Il est vrai qu'il y a dans ce nombre 8 jours de demi-fêtes pendant lesquels le travail est permis aux indigents, mais la gêne qui résulte du mode d'observation de tous les jours fériés compense, et beaucoup au-delà, cette espèce de tolérance, puisque le travail doit toujours cesser dès la veille, au moment du couché du soleil. Mais ce n'est pas tout ; nous exigeons encore qu'ils chôment tous nos jours fériés, de sorte que le nombre de jours où le travail leur est interdit ne se porte pas à moins de 133 par année, ce qui forme à peu près les deux cinquièmes du nombre de jours qui la composent.

Comment concevrait-on qu'il fût possible à des hommes assujettis à des semblables entraves, de se livrer aux arts industriels ? Comment pourraient-ils ne pas être écrasés par la concurrence ?

Il ne leur restait de ressource que celle dont nous les voyons user partout : c'est d'adopter quelque genre d'industrie qui puisse s'exercer d'une manière clandestine, ou dans laquelle les combinaisons du calcul pussent suppléer en quelque façon à l'insuffisance du temps qu'ils peuvent y employer. Si l'on y fait attention, on trouvera que toutes les professions auxquelles se livrent ordinairement les Israélites se rapportent à l'une ou à l'autre de ces deux classes. Quant à toute industrie qui exige l'emploi du travail manuel, elle leur est invinciblement interdite par la nature même des choses.

Mais de toutes les professions, celle à laquelle ils peuvent le moins se livrer, c'est l'agriculture ; car ici, bien plus encore que dans tout autre genre d'industrie, l'emploi du temps, au moment même où le ciel nous l'envoie propice, est une condition indispensable du succès ; un habile cultivateur doit saisir avec énergie tous les instants favorables pour les opérations si diverses et si multipliées qu'exige la culture de ses champs : sans parler des travaux si urgents des récoltes, une pièce de terre est aujourd'hui en bon état pour être labourée, ou pour être ensemencée ; deux jours plus tard, si la pluie survient, il ne sera plus temps, et il y aura à perdre un dixième, un quart, peut-être moitié sur le produit : il en est de même, jusqu'à un certain point, de tous les travaux des champs. Il est certain que pour le cultivateur dont les bras seraient sans cesse garrottés par des jours fériés qui absorberaient plus du tiers de l'année, non seulement tous les travaux seraient beaucoup plus coûteux, puisque la dépense des attelages et le salaire des valets courent pendant le repos comme pendant le travail, mais aussi disparaîtrait pour lui la plus grande partie des chances favorables aux récoltes, que le laboureur trouve dans l'activité qu'il déploie au moment où l'état du temps et du sol sont convenables pour ses diverses opérations.. Cet obstacle est tellement grave, que si un Israélite entreprenait une

exploitation pour laquelle il ne paierait qu'un fermage de moitié moindre que le taux ordinaire, ou pour laquelle il ne paierait même pas de fermage du tout, il serait impossible qu'il ne marchât pas à une ruine certaine.

Il est facile de concevoir, d'après ce que je viens de dire, que pour écarter les difficultés qui empêchent les Israélites de se livrer, au milieu de nous, à l'exercice des arts industriels, et spécialement de l'agriculture, il reste quelque chose à faire de la part des hommes éclairés et des ministres de cette région, et quelque chose à faire aussi de la part des nations qui voudront former des membres utiles des hommes qui professent le culte de Moïse.

Il faut d'abord que les Israélites consentent à se mettre, sous le rapport du nombre des jours fériés, en harmonie avec les peuples industriels ; c'est là le premier remède à porter au mal, et ici, toute demi-mesure serait entièrement inefficace. C'est sous ce point de vue qu'on peut se promettre une grande utilité des moyens que l'on prend de répandre l'instruction parmi les jeunes gens de cette religion, car l'expérience de tous les temps montre que les hommes tiennent d'autant plus d'obstination, qu'ils sont moins éclairés, aux anciens usages, même les plus nuisibles et les moins raisonnables. A l'aide de l'instruction, les Israélites apprendront à ne pas confondre les principales fondamentaux de la religion, avec des pratiques qui doivent nécessairement varier, selon les lieux et les temps.

Quant aux nations au sein desquelles habitent des hommes de cette religion, il est permis d'attendre beaucoup de la marche progressive des lumières, et l'époque s'approche peut-être où l'on examinera s'il est bien raisonnable qu'un homme dise à un autre : "Ma religion me défend" de travailler aujourd'hui, la tienne te le permet, car c'était hier ton jour de repos.

Mais je te déclare que je regarde comme un outrage à ma religion, que tu fasses une chose qui m'est défendue à moi, mais que la tienne te permet. Il me semble que tu manques de respect pour ma croyance, lorsque tu travailles tandis que je me repose ; d'ailleurs nous sommes cent qui pensons comme moi, nous sommes donc les plus forts, ainsi tu ne travailleras pas les jours où cela nous est défendu. Ceci est fort indifférent pour ton salut, et le repos que tu observeras ne sera pas agréable à l'éternel, mais nous l'exigeons pour notre propre satisfaction : il est certain qu'ainsi tu resteras dans la misère, toi et tes enfants, puisque, pendant un tiers de l'année, tu ne pourras gagner ta subsistance ; mais il nous serait trop désagréable de te voir labourer ton champ le jour où il ne nous est pas permis de cultiver les nôtres."

Lorsque l'on recherchera de bonne foi, dans les replis du cœur humain, les motifs de cette conduite envers des hommes qui professent une autre religion que nous, on les trouvera peut-être dans des sentiments bien éloignés des préceptes de la divine morale de l'évangile, dans l'égoïsme et l'orgueil ; et la conscience du chrétien lui fournira sans doute de puissantes considérations pour adopter à

leur égard un système plus conforme aux lois de l'humanité.

Lorsque ce reste de l'antique intolérance aura disparu , lorsque les Israélites, de leur côté, se seront mis en harmonie avec les nations modernes, pour le nombre des jours fériés qu'ils observent, on verra bientôt les hommes qui professent cette religion rivaliser avec leur concitoyens, par une honnête et laborieuse industrie ; mais jusque-là, ce serait se flatter d'un espoir chimérique, que d'attendre le moindre succès des efforts tentés par d'autres moyens.

*Avec le concours
de la Collectivité territoriale de Corse
et du Conseil général de la Haute Corse*

24^e ANNÉE - 1996

Numéros 46-47

ETUDES CORSES

Revue publiée par l'Association des Chercheurs
en Sciences Humaines
(Domaine Corse)

© LA MARGE Édition 1998

Tous droits de publication, de traduction,
de reproduction réservés pour tous pays.

ISSN : 0338-361-X

la marge édition